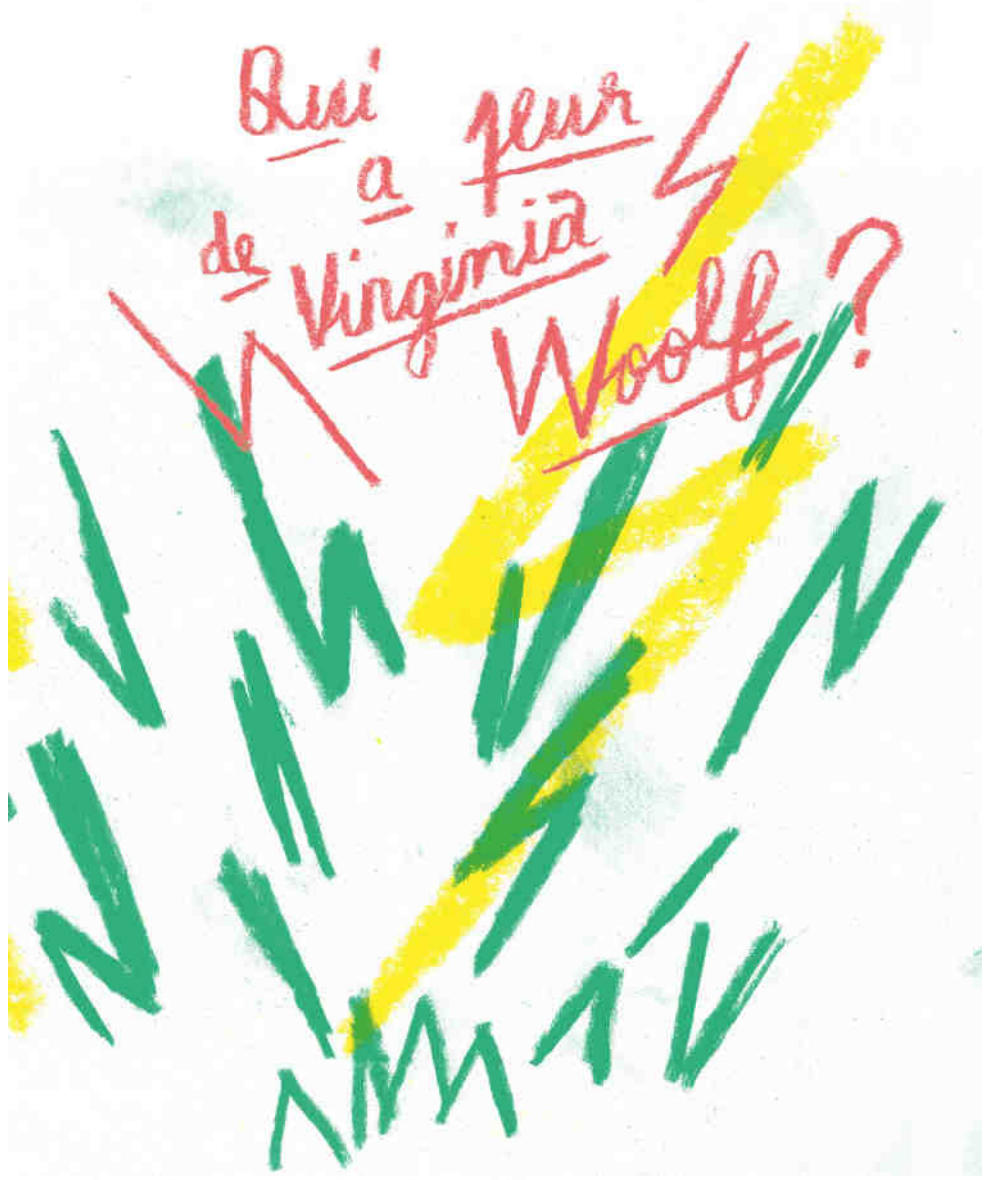


du 27 au 29 avril
Théâtre Sorano
[théâtre/ 2h]



THÉÂTRE

SORANO

/DOSSIER DE
PRESSE/

05
32
09
32
35
ALLEES
JULES
GUESDE
31 TOULOUSE

je. 27, ve. 28, sa. 29 avril - 20h

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?
EDWARD ALBEE/ ALAIN FRANÇON

+ d'infos/ réservations

05 32 09 32 35 (du mardi au vendredi de 13h30 à 18h30)

ou **www.theatre-sorano.fr**

Tarifs de 11 à 20 €

Durée 2h

Théâtre Sorano

35 allées Jules Guesde - M° Carmes ou Palais de Justice

Relations presse

Karine Chapert

05 32 09 32 34

karine.chapert@theatre-sorano.fr

je. 27, ve. 28, sa. 29 avril - 20h

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?
EDWARD ALBEE/ ALAIN FRANÇON

Mise en scène **Alain Françon**

Traduction **Daniel Loayza**

Avec **Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff, Julia Faure**
et **Pierre-François Garel**

Décor **Jacques Gabel**

Lumière **Joël Hourbeigt**

Costumes **Patrice Cauchetier**

Production **Théâtre de l'Œuvre et Laura Pels**

* **Alain Françon,**
Molière 2016 du metteur en scène d'un spectacle de théâtre privé

* **Wladimir Yordanoff**
Molière 2016 du comédien dans un spectacle de théâtre privé

Qui a peur de Virginia Woolf ?

Il ne faut pas dévoiler l'intrigue de *Qui a peur de Virginia Woolf ?* à ceux qui vont la découvrir. À chacun de vérifier par soi-même comment, à travers l'allégresse féroce qui traverse chaque étape de cette fabuleuse scène de ménage, Albee met peu à peu en place une tout autre histoire – et comment le titre finit par prendre tout son poids.

Depuis sa création à New York en octobre 1962, la pièce est devenue si célèbre qu'on en oublie parfois combien ce titre-là est énigmatique. Pour un public anglophone, l'allusion à l'hymne narquois que chantent les trois petits cochons dans un dessin animé classique de Walt Disney est transparente. Mais le sens à donner au jeu de mots entre *the big bad wolf*, le grand méchant loup, et l'une des grandes romancières anglaises du xx^e siècle, l'est beaucoup moins. Albee ne s'en est jamais vraiment expliqué. Un soir de 1953 ou 1954, dans les toilettes d'un bar de la Dixième Rue situé quelque part entre Greenwich Avenue et Waverly Place, il serait tombé sur un graffiti posant cette mystérieuse question. Elle lui serait revenue en mémoire quelques années plus tard, alors qu'il cherchait comment nommer sa nouvelle œuvre. En 1966, il en donnait dans une interview à *The Paris Review* une paraphrase personnelle (« Qui a peur de vivre sans illusions trompeuses ? »), ajoutant que l'expression l'avait frappé comme étant « une blague typiquement universitaire, intellectuelle ».

Une blague d'adulte, donc – ironique, intelligent, informé, montrant ce qu'il sait et ce qu'il vaut, vous invitant à montrer à votre tour, par votre rire complice, que vous faites partie du même club. Mais une plaisanterie qui renvoie aussi aux terreurs de l'enfance. Entre le vernis de culture, de savoir acquis auquel on finit par vouloir s'identifier, et les angoisses archaïques que ce vernis recouvre tant bien que mal, la formule opère un saisissant court-circuit. Car la question fondamentale continue à être posée, et la peur qu'elle exprime reste audible, pour qui sait entendre, à travers le mot d'esprit qui la reconduit tout en la déformant. Pour tenter de l'oublier, pour exorciser le fantôme enfantin, les grandes personnes ont inventé une infinité de jeux amusants ou sérieux, parfois les deux à la fois : jeux de mots, jeux de mains, jeux de pouvoir, de stratégie ou de séduction. Jeux de société, en somme. Albee ajouterait sans doute : jeux d'illusion.

THÉÂTRE

SORANO

En anglais, le même mot, *play*, désigne la pièce de théâtre et l'activité préférée des enfants. Le jeu est une façon de s'inventer une compagnie ou un témoin ; ami, rival ou adversaire, au fond, peu importe, pourvu qu'on trompe, au moins pour un temps, la solitude.

Toute la nuit spirituelle que nous fait traverser le chef-d'œuvre d'Albee, sorte de post-scriptum en marge des convenances sociales et du temps des apparences, est placée sous le signe du jeu, voire du jeu du jeu : dans ce huis-clos, somptueux palais des glaces que George et Martha paraissent élever à l'instant même sous les yeux de leurs jeunes hôtes comme on improvise un château de cartes, les règles changent, les alliances se renversent, les adversaires glissent d'un terrain à l'autre, changent de prise ou de masque, soufflent puis repartent à l'assaut, comme aspirés par l'œil d'un lent cyclone. Et peu à peu nous entrevoyons qu'un dernier jeu se dévoile, conférant sans doute son énergie à tous les autres – jeu de massacre sans issue sinon sans fin, et dont l'enjeu met littéralement en pièces toute tentative de tricherie : celui qu'on appelle le jeu de la vérité.

Daniel Loayza

Une pièce américaine

Edward Albee, qui a grandi en tant qu'auteur dramatique dans l'écoute du théâtre européen des années 1950 qui renouvelait les formes (Beckett, Genet, Ionesco, Brecht...), considère avoir écrit *Qui a peur de Virginia Woolf ?* dans un style « naturaliste ». Ce naturalisme, qu'il entend comme reproduction d'une (ou ressemblance avec une) réalité aisément identifiable, ne relève pas de l'évidence sous sa plume, il s'agit d'un geste particulier, et, pour ainsi dire, concerté.

Et précisément, un tel naturalisme, qu'Albee tient un peu à distance, ne fait pas tout à fait le sol de cette pièce, il n'en constitue pas l'évidence scénique. On peut pour le comprendre faire un détour par cette remarque du critique John M. Clum, qui écrit que dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* l'accent est mis davantage sur la performance que sur l'expérience réelle. Pensons par exemple à la conduite de Nick, épaulé par son épouse Honey, qui se lit en bonne part à travers son souci de réaliser un objectif, faire avancer sa carrière en obtenant les faveurs de Martha, fille du président de l'Université ; pensons également au fils imaginaire de George et Martha, qui est en quelque sorte « performé », produit par leur jeu de langage, il n'existe qu'en tant que parlé par le couple – il est un effet de la parole (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que sa réalité n'est que verbale). Plus largement, tout au long de la pièce, les échanges entre George et Martha fonctionnent en bonne part comme un combat de boxe, où chacun essaie de prendre le dessus, verbalement, sur l'autre – ce qu'indique d'ailleurs la catégorie du « jeu », souvent mobilisée, jeu qui tourne la plupart du temps au (jeu de) massacre. La parole et les conduites, dans la pièce, ne sont peut-être pas d'abord les traces ou symptômes d'expériences réelles, mais tendues vers des effets qu'elles cherchent à produire.

On pourrait ainsi dire que ce fonctionnement de la parole témoigne de la pensée américaine de la performance au sens large – coïncidence historique, la publication de *How to do things with words ?* (traduit sous le titre *Quand dire c'est faire*) de John Austin est de 1962, comme *Qui a peur de Virginia Woolf ?*

THÉÂTRE

SORANO

Austin focalise son attention sur la manière dont la parole fonctionne à la lumière de la performance : il s'intéresse à la parole comme productrice d'effets, dans l'élément de l'action présente, plutôt que comme simplement descriptive ou re-présentative d'une réalité non verbale préexistante, et en ce sens « seconde », témoignant d'une expérience passée.

La théâtralité de la pièce répond à celle de cette parole, plus active que référentielle, élément de l'interaction présente avant d'être l'outil de représentation d'une fiction. Elle ne se déploie donc pas sur le sol d'un univers fictionnel établi, depuis le monde imaginaire qui serait celui où évoluent les deux couples – selon la formule « naturaliste » de l'apparition théâtrale –, mais dans le présent de l'interaction avançant pas à pas, hors-sol pour ainsi dire, ou créant son sol au fur et à mesure. C'est dans cette dynamique que s'ouvre, sur un plateau vidé qui fait la place première au jeu (*performance* dirait l'anglais) des acteurs, ce *Qui a peur de Virginia Woolf ?* présentant un réel accru, plus dépouillé et plus proche du présent brut, immanent, ou encore littéral, de la scène.

Nicolas Doutey

Repères biographiques

[Edward Albee]

Né à Washington le 12 mars 1928, Edward Albee est adopté à sa naissance par un couple fortuné. Son grand-père dirigeant des théâtres de vaudeville, il se familiarise très jeune avec le monde du théâtre. Il fréquente des écoles pour aristocrates, dont il est renvoyé à plusieurs reprises. A l'âge de vingt ans, il interrompt ses études et quitte sa famille. Après diverses tentatives dans le domaine du roman et de la poésie, il écrit une pièce en un acte, *Zoo Story* (1958) qui sera refusée à New York, mais jouée pour la première fois à Berlin en 1957. Viennent ensuite *La Mort de Bessie Smith* (*The Death of Bessie Smith*, 1959), *Tas de sable* (*The Sandbox*, 1959), *Le Rêve américain* (*The American Dream*, 1962) et surtout *Qui a peur de Virginia Woolf ?* (*Who's afraid of Virginia Woolf ?* 1963) jouée durant quinze mois à Broadway et qui lui apportera une notoriété internationale. Edward Albee est aujourd'hui l'auteur de plus d'une vingtaine de pièces, la plupart empreinte d'un regard acerbe sur « l'American Life ». Il a été récompensé par de nombreux prix prestigieux dont trois Prix Pulitzer et trois Tony Awards. L'ensemble de son œuvre a été consacré lors de cérémonies d'hommages officielles pour son impact sur la dramaturgie américaine. À la fois professeur, metteur en scène et conférencier, il a enseigné à l'Université de Houston de 1989 à 2003.

[Alain Françon]

Licence et maîtrise d'histoire de l'Art – Faculté des Lettres de Lyon.

Au Théâtre Éclaté, collectif créé à Annecy en 1971 Alain Françon a monté entre autres Marivaux et Sade, Ibsen et Strindberg, O'Neill (*Long voyage vers la nuit*, dont il a monté à la Comédie-Française une nouvelle version traduite par Françoise Morvan (*Le Long voyage du jour à la nuit*), Horváth et Brecht. Il a créé de nombreux auteurs contemporains, de Michel Vinaver (*Les Travaux et les jours*, *Les Voisins*) à Enzo Cormann (*Noises*, *Palais Mascotte*) et Marie Redonnet (*Tir et Lir*, qui a été présenté à la Colline en 1988, *Mobie Diq*). Il a également adapté pour la scène des textes d'Herculine Barbin (*Mes souvenirs*) et de William Faulkner (*Je songe au vieux soleil*).

En 1989, Alain Françon prend la direction du Centre dramatique national de Lyon - Théâtre du Huitième. Il y monte notamment *La Dame de chez Maxim*, *Hedda Gabler*, *Britannicus*. De 1992 à 1996, il est directeur du Centre dramatique national de Savoie (Annecy-Chambéry), où il met en scène *La Remise* de Roger Planchon (1993), *La Compagnie des hommes* (1992) et *Pièces de guerre* (1994) d'Edward Bond, *Celle-là* (1995) de Daniel Danis et *La Mouette* de Tchekhov (1995).

Pour le cinquantième Festival d'Avignon, Alain Françon présente dans la Cour d'Honneur *Edouard II* de Marlowe, qui a été repris au Théâtre national de l'Odéon.

Le 12 novembre 1996 il a été nommé Directeur du Théâtre national de la Colline. Il y met en scène 3 pièces de Michel Vinaver, 4 pièces de Anton Tchekov, 6 pièces de Edward Bond, Henrik Ibsen, Georges Feydeau, Eugène Durif, Daniel Danis, Rainald Goetz, Gorki, Michel Deutsch.

En janvier 2010 il quitte le Théâtre national de la Colline et fonde une nouvelle compagnie le « Théâtre des nuages de neige » dans laquelle la compagnie en tant que producteur-délégué a déjà créé 9 spectacles et dont trois sont d'ores et déjà prévus en 2016, 17, 18 et 19. D'autres créations auront lieu en dehors de la production déléguée.

Alain Françon anime de nombreux ateliers sur des périodes conséquentes dans des Écoles nationales entre autres. Il est très attaché à la transmission et s'attache à faire participer des élèves soit en tant que stagiaires, soit en tant que comédiens, dramaturges ou assistants dans ses créations.

Depuis quelques années un auteur, dramaturge, assistant participe aux créations de la compagnie et entre dans le protocole de contrat de génération.

*Pensez à réserver
vos places ...*

Un bus pour Narbonne

Finir en beauté/ Mohamed El Khatib

5 mai • en partenariat avec la Scène nationale de Narbonne

Une journée avec... Olivier Cadiot

avec la participation exceptionnelle de **Laurent Poitrenaux et Rodolphe Burger**

6 mai • en partenariat avec la librairie Ombres Blanches

Othello - Variation pour trois acteurs

**Shakespeare/ Nathalie Garraud
et Olivier Saccomano**

9 > 12 mai • en itinérance dans la métropole de Toulouse

OUT !

18 > 20 mai • temps fort hors-les-murs sur les allées Jules Guesde